

ARDEUR
VOISIN
L'ÉTÉ

MARIE BOULIER

L'ARDEUR

T · M

– Grimpe. Allez, grimpe puisque tu es là !

Samuel me tend la main pour m'aider à franchir le rebord de la fenêtre. Dédaigneuse, je le repousse et appuie mon pied sur l'écorce de l'olivier pour gravir les quelques mètres de vide qui me séparent de sa chambre.

– Tu es pénible, Olivia, je t'ai déjà dit que tu ne pouvais plus dormir ici. On n'a plus dix ans. Et tu ne peux pas passer par la porte, comme tout le monde ?

– C'est toi qui n'es pas sympa. Je ne t'ai pas vu depuis des semaines. Tu ne viens plus à la cabane aux racines, ni jouer au foot ni rien.

– J'ai d'autres projets, figure-toi.

– Coucher avec toutes les filles de la ville ?

– Pourquoi, t'es jalouse ?

Je lui jette un regard noir.

– T'es vraiment une gamine.

Je me jette sur son lit défait. Sa chambre garde toutes les traces de notre enfance commune. Sur l'étagère en bois que nous avons peinte ensemble s'alignent les films de Miyazaki. Au mur, les photographies de nos virées escalade sur les falaises du Thaurac et dans le grand placard en face, je le sais, l'outillage de camping, intouché depuis l'été dernier. Il y a neuf mois, Samuel a fait sa rentrée en seconde au grand lycée de la ville, tandis que je continuais ma scolarité en troisième, au collège du village. Notre année d'écart, jusqu'alors insignifiante, a creusé comme un fossé immense entre nous, que je m'acharne à tenter de franchir depuis. Indifférente à ses changements vestimentaires, au gel dans ses cheveux jusqu'alors en bataille et à son regard lointain d'intello de pacotille, je cherche des portes d'entrée pour retrouver la complicité qui nous a toujours unis. Mais Samuel ne s'intéresse plus à la vie sauvage des mômes du village, nos courses dans les pinèdes environnantes, nos grappillages dans les vignes du maire ou nos tournois sportifs. Il ne propose plus jamais de vendredi-cinéma. Il passe ses soirées à travailler dur pour être le meilleur de sa classe et entrer à l'école des pilotes de l'air, ses week-ends à fumer des cigarettes et embrasser des filles dans des soirées où je ne suis pas conviée.

Il se radoucit.

– Il faut bien laisser l'enfance derrière, à un moment, Olivia. J'ai seize ans. Je ne vais pas faire ma vie au village, je m'émancipe ! Et ça ne te ferait pas de mal d'en faire autant. De trouver ton truc à toi.

– Come on, Sam ! C'est le premier jour de l'été ! Le plus long de l'année ! On se retrouve tous sur la place de la fontaine, comme d'hab ! Sors de ta tanière ! Viens !

– J'ai déjà des plans, je t'ai dit.

– Je peux venir ?

– Non. Maintenant, dehors ! Et par l'escalier, s'il vous plaît !

Il m'attrape par les épaules, me tire du lit et me pousse dans l'encadrement de la porte.

Dans le miroir du couloir, je devine ma silhouette potelée sous le t-shirt trop grand qui porte le logo du parti écolo – piqué dans le placard de mon père – et le short mal découpé dans un vieux jean. Mes longs cheveux s'emmêlent autour d'un crayon, des mèches s'échappent dans tous les sens. C'est sûr que je n'ai pas la classe des lycéennes, leur silhouette allongée par des jeans slim et leurs seins très hauts dans leurs pushup. Je ne suis pas jalouse, n'importe quoi. Ça ne m'intéresse pas, c'est tout. Je tire la langue à mon camarade de toujours et m'enfuis en courant. Je rate une marche sous les yeux ébahis de son Anglais de père qui ne semble pas comprendre quelle mouche me pique et, sans même dire bonsoir, je claque furieusement la porte derrière moi.

Dans le jardin, j'enfourche ma bicyclette, les larmes aux yeux. Je ne digère pas la distance

abrupte qu'il m'impose, ni ses airs paternalistes. Je ne suis pas idiote, je sais exactement quand les choses ont changé. Je sais que le lycée n'est qu'un prétexte parce que ça a commencé juste avant, durant une soirée d'été qui me laisse encore un goût amer. Nous étions là, toute la bande, serrés collés comme tous les vendredis d'août devant un film d'animation projeté dans le salon de ses parents. Sonia qui est la reine de l'incruste, Samuel et moi, mes petits frères, Estelle la soeur de Sam. Depuis la fenêtre entrouverte, nous entendions les exclamations joyeuses de nos parents qui prenaient l'apéro dans le jardin. L'air était doux, nous avons gardé nos shorts et n'avions même pas pensé à ajouter une petite laine sur nos épaules bronzées par le soleil de fin d'été. L'après-midi, mon père, en charge de la marmaille, nous avait entraînés dans une grande sortie canoë et nous étions rompus de fatigue. On nous avait nourris de chips de légumes et de falafels avant de nous coller devant la télévision. Samuel avait imposé son film préféré de Miyazaki, j'avais approuvé vivement, les petits avaient râlé pour la forme mais nous savions tous qu'ils s'endormiraient dès les premières minutes. Contre mon épaule, Estelle ronflait d'ailleurs doucement. Je l'avais dégagée délicatement et installée sur les épais tapis qui couvraient le plancher, en boule avec mes frères. Sonia, somnolant sur le gros fauteuil, avait rigolé de ce tas d'enfants enchevêtrés, comme une portée de chatons épuisés. Je m'étais recalée sur le canapé, la tête contre l'épaule de Sam, le bras tendu vers So pour qu'elle me gratouille de ses ongles longs. À l'écran, Ashitaka observait avec fascination la princesse guerrière qui suçait et recrachait le sang d'une louve géante. Samuel qui adore cette scène s'était redressé pour mieux la savourer. Je m'étais tortillée un peu, et avais fini par me réinstaller, calant mon dos contre son ventre, ses hanches contre mes fesses. Il s'était passé quelques minutes, puis j'avais senti durcir contre moi quelque chose de ferme et de chaud. Les yeux levés vers mon ami d'enfance, j'avais quêté sur son visage un signe, un indice peut-être, une explication. Pourtant, son regard ne décrochait pas du film. Contre moi, la boule vibrait doucement, variait en intensité mais restait dense et dure. J'aurais pu bouger : prétexter un bâillement, me décaler... mais ce n'était pas désagréable. En fait, c'était même le contraire. Je ressentais l'étonnante envie de frotter tout le bas de mon dos contre son bassin, d'aller à la rencontre du renflement sous son short, peut-être même de l'enlacer pour le serrer plus fort contre moi. Toute la scène n'avait duré que quelques instants et pourtant ça me paraissait des heures tellement j'étais prise entre la stupéfaction et la chaleur qui inondait mon ventre, mes hanches, mon dos. Samuel avait fini par repousser doucement mes jambes et se lever.

– Je vais pisser, vous me raconterez.

– Oh, comme si tu ne connaissais pas le film par coeur ! avait ajouté Sonia, avant de se lever et venir se blottir contre moi.

J'étais restée muette, tétanisée. Reconnaisante pour la pièce sombre qui concentrait toute la lumière clignotante sur le petit écran du téléviseur et me permettait de cacher mes joues cramoisies, mon front en sueur. J'avais honte, honte de son départ soudain, honte d'avoir peut-être provoqué quelque chose de désagréable pour lui, honte de n'avoir pas été celle qui stoppe tout. J'en aurais pourtant été incapable tant la vague qui m'avait envahie alors était douce et agréable. J'aurais voulu que ça dure toujours. Dans le jardin, les parents continuaient à rire et plaisanter et leur joie traversait la fenêtre, comme s'il ne s'était rien passé. En revenant, Samuel avait pris la place de Sonia sur le fauteuil. On n'en avait jamais parlé. Pourtant depuis ce jour-là, s'il me tolère dans sa chambre, il a mis un terme à nos jeux, nos bagarres, nos virées camping et nos nuits communes. La complicité qui nous a toujours unis en a pris un sacré coup.